

J.E. DAVID

*The Beatles*

Dictionnaire inattendu

ÉDITIONS AO  
ANDRÉ ODEMARD

Toutes les illustrations de ce livre sont des reproductions de documents issus de collections personnelles. Les légendes utilisent les abréviations suivantes :

JED : J.E. David

CLD : Claude Defer

DG : Dominique Grandfils

JLT : Jean-Luc Tafforeau

PE : Pierre Espourteille

PV : Philippe Vernay

Illustration de couverture : collection personnelle de Pierre Espourteille

© 2022 Éditions AO-André Odemard

[www.ao-editions.com](http://www.ao-editions.com)

ISBN 978-2-38200-024-3 pour cette 2<sup>e</sup> édition

(Première édition 2021 : ISBN 978-2-38200-018-2)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

## L'auteur

Après une carrière bien remplie dans la publicité et les études marketing internationales, **J.E. DAVID** s'est transformé au début des années 2000 en traducteur et formateur en anglais, afin de pouvoir se consacrer à l'écriture sans pour autant être condamné à se nourrir « comme un oiseau » (selon le mot de Jules Renard). Le titre de son premier livre, *Let It Bleed* (2006, éditions Le Manuscrit) était la parfaite illustration de son rapport intime et permanent au rock'n'roll. Depuis le milieu des années soixante et jusqu'à aujourd'hui, il reste un passionné, un fan, sans jamais se prétendre un « expert », un mot qu'il dit exécrer. Pourtant, comme l'écrit Karel Beer dans sa préface à ce *Dictionnaire*, « *he knows a lot about it* ».

J.E. David vit en Provence, confie qu'il ne peut écrire qu'en musique et qu'il continue de profiter de tous les concerts de rock, de blues, ou de reggae auxquels il peut assister et qui l'inspirent...

## Le préfacier

Natif de Sutton Coldfield (district de Birmingham, Angleterre) **KAREL BEER** a débuté comme DJ en 1965 sur la radio-pirate Radio City. Un an plus tard, il découvre Paris comme correspondant du célèbre hebdomadaire *New Musical Express*, avant de devenir producteur du groupe de rock progressif Bachdenkel. En 1977, il crée le label IRC (The Initial Recording Company) pour lequel enregistrent, entre autres, Bachdenkel et Bernard Szajner. En 1986 il s'installe à Paris où il fonde son propre studio d'enregistrement, puis sa maison de production, Beer Necessities, qui produit sans relâche concerts et comédiens de *stand-up*. Il enregistre en 2012 son album solo *Informer Times*, rejoint par une pléiade de musiciens avec lesquels il avait précédemment travaillé. Karel Beer est toujours producteur de comédies et de concerts.

*Préface de Karel Beer, 15*

*Avant-propos, 17*

## **A**

comme

*A Hard Day's Night, 23*

*A Day in the Life, 26*

## **B**

comme

*Beatlemania, 31*

*Back in the USSR, 34*

## **C**

comme

*Come Together, 39*

*Costello (Elvis), 41*

## **D**

comme

*Dear Prudence, 49*

*Don't Bother Me, 50*

*Doctor Robert, 52*

## **E**

comme

*Epstein (Brian), 57*

*Emerick (Geoffrey), 58*

*Everly Brothers, 61*

## **F**

comme

*Forthlin Road, 65*

*For No One, 66*

*From Me to You, 66*

## **G**

comme

*Got to Get You into My Life, 71*

*Good Morning Good Morning, 72*

*Golden Slumbers, 73*

*Get Back, 74*

## **H**

comme

*Helter Skelter, 79*

*Help!, 80*

## **I**

comme

*I Saw Her Standing There, 85*

*It Won't Be Long, 86*

*I'm Down, 87*

## **J**

comme

*Julian et Jude, 91*

## **K**

comme

*Klein (Allen), 97*

## **L**

comme

*Lucy in the Sky with Diamonds, 101*

*Lady Madonna, 102*

## **M**

comme

*Martin (George), 107*

*Martha My Dear, 108*

*Michèle, 110*

## N

comme

*Norwegian Wood*, 115

*Nowhere Man*, 117

## O

comme

*Octopus's Garden*, 121

*Oh! Darling*, 122

## P

comme

*Penny Lane*, 127

*Please Mr Postman*, 128

## Q

comme

*Quarrymen*, 133

## R

comme

*Revolution*, 137

*Rocky Raccoon*, 138

## S

comme

*She's Leaving Home*, 143

*Something*, 145

## T

comme

*Ticket to Ride*, 149

*Tomorrow Never Knows*, 151

*The Palace of the King of the Birds*,

153

*Taylor (Derek)*, 154

## U

comme

*USA*, 157

*United Artists*, 158

## V

comme

*Voormann (Klaus)*, 163

## W

comme

*With a Little Help from My Friends*,

167

*While My Guitar Gently Weeps*, 169

## X

comme

*Xylophone*, 173

## Y

comme

*Yer Blues*, 177

*Yellow Submarine*, 178

*Yesterday*, 180

*You Won't See Me*, 182

## Z

comme

*Zak*, 185

## Σ

annexes

*Remerciements*, 189

*Bibliographie & discographie*, 191

*Index*, 193

## Préface de Karel Beer

Que nous reste-t-il à apprendre sur les Beatles ? Tout n'a-t-il pas été dit, écrit à leur propos ? C'est ce que pensent la plupart des gens, et pourtant, s'agissant des Quatre de Liverpool, je dirais tout simplement : Non. Pourquoi ? Parce que... *It's personal* ! C'est pour cela qu'il existera toujours des raisons d'écrire sur les Beatles, à commencer par toutes celles que J.E. David égrène dans son *Dictionnaire inattendu*. À savoir non seulement partager son goût illimité pour la musique des Fab Four, mais aussi revisiter les années 1960, l'effervescence musicale de l'ensemble de la jeune scène rock britannique, et bien sûr son adolescence. Nos adolescences.

En effet, chaque article de ce *dictionnaire*, pratiquement, éveille chez moi, le natif de Birmingham, plus tard le musicien, le programmateur de festival et le producteur de concerts, des souvenirs parallèles. Ainsi quand J.E.D. évoque les reprises par les Beatles de chansons comme ROLL OVER BEETHOVEN ou PLEASE MR POSTMAN, ou bien encore CHAINS ou BOYS (du premier LP, *Please Please Me*) j'ai l'impression qu'ils étaient à l'époque allés piocher dans ma propre collection de 45-tours ! Quand il évoque le temps lointain des concerts à Hambourg, je ne peux m'empêcher de revivre en pensée ceux auxquels j'ai eu la chance d'assister, tel celui du 1<sup>er</sup> février 1963 à Sutton Coldfield. Quand il raconte l'arrivée de George H. Martin chez EMI, etc.

Je côtoie J.E. depuis longtemps et je sais qu'il aime infiniment la musique et qu'il « en connaît un rayon sur la question » – comme vous dites en français – mais j'avoue avoir été pas mal étonné en recevant le manuscrit de son *Dictionnaire inattendu* des Beatles. Puis avoir été entraîné par ce que je lisais, y compris les remarques très personnelles de l'auteur ou certains de ses propos délibérément... disons... ludiques ! Dommage qu'il n'y ait que vingt-six lettres dans l'alphabet, j'aurais bien repris une pinte après Z comme Zak !

## Avant-propos

*When we talk about the Beatles, we talk about ourselves.*

CRAIG BROWN, *One Two Three Four: The Beatles in Time*

C'est au début du mois de juillet 1964 – je viens d'avoir treize ans – qu'un ami anglais de mon père, Raymond Cook, vient nous rendre visite à Boulogne (Hauts-de-Seine), où nous habitons. Et il me remet un cadeau inouï, enchanteur : les pressages anglais du premier LP des Beatles, *Please Please Me*, ainsi que des Rolling Stones (I'M A KING BEE, CAROL, etc.). Je suis aux anges, c'est peu de le dire, et mes copains, c'est sûr, vont être verts de jalousie !

J'aime beaucoup Ray, chez qui je passe deux ou trois semaines chaque été depuis plusieurs années. Il réside à Laleham, dans le comté de Surrey (on disait encore Middlesex, à cette époque) au bord de la Tamise, et son bateau, un petit *cabin-cruiser*, est amarré en face de la maison, de l'autre côté de la route. Laleham n'est qu'à vingt-cinq kilomètres environ du centre de Londres. C'est là que je perfectionne petit à petit mon anglais et, surtout, que je découvre l'explosion musicale que l'on connaît, que j'écoute tous les singles de pop-rock que possèdent les filles de Ray, et qu'en fin d'après-midi je ne manque jamais *Top Of The Pops* ou *Ready Steady Go* à la télévision. J'y vois les Beatles – ce n'est pas à la télévision française que ça risque d'arriver, malgré les efforts sincères mais à jamais

vains d'Albert Reisner. Et bien sûr j'écoute et réécoute sans cesse les premiers singles des Quatre de Liverpool, je recopie les paroles de leurs morceaux sur un cahier dédié, avec l'aide bienvenue de Diana, la fille cadette de Raymond, du même âge que moi. Ça a dû commencer avec TWIST & SHOUT, LOVE ME DO, IF I FELL, je ne sais plus trop aujourd'hui, mais j'étais déjà accro. Et le suis resté.

Voici pourquoi, à plusieurs décennies de distance, je me suis dit que le moment était venu, et je n'ai pas hésité à de me lancer dans l'entreprise de ce « dictionnaire ». En dépit des quantités de livres et autres documents disponibles sur les Beatles, y compris sous la forme « A à Z », des myriades de dossiers spéciaux à eux consacrés, des discographies commentées de l'ensemble de leurs titres et des nombreuses biographies consacrées à l'un ou l'autre des Fab Four, des témoignages de leurs managers, producteurs, ingénieurs du son, je me suis donc attelé à la rédaction de l'ouvrage que vous tenez entre vos mains. Je le voulais inédit et personnel, sous la forme d'un abécédaire car je tenais au principe du dictionnaire, un dictionnaire « amoureux » (la dénomination existe déjà !) et néanmoins critique, non dénué d'un parti égoïste (ou égocentrique, je ne sais) en me fixant quelques règles simples. Tout d'abord, éviter autant que possible un énième article sur *Abbey Road* (par exemple), sur les rumeurs autour de la soi-disant mort de McCartney, ou sur l'impact dévastateur de l'irruption de Yoko Ono dans l'espace-temps jusque-là sacré des Beatles, le studio d'enregistrement. Deuxième règle, pas plus de quatre sujets par lettre de l'alphabet : donc, à chaque lettre des choix cornéliens, c'était inévitable. Enfin, essayer d'élargir le plus possible, de solliciter les témoignages des collaborateurs, des producteurs aux *roadies*, en passant par les amis d'enfance, les ex-*girlfriends*, les potes, proches ou ex-proches. Sans oublier les enfants – les aînés – Julian Lennon, Stella McCartney ou Zak Starkey...

Quoi qu'il en soit, si j'ai renoncé à l'exhaustivité – il en faudrait, des volumes ! – j'ai injecté dans ce livre l'entièreté de mon émotion et de mon enthousiasme pour les Beatles. Ne m'affirmant jamais détenteur de l'ultime vérité, proscrivant les notes de bas de pages, j'ai voulu rester léger, être à la fois digne d'intérêt, divertissant et si possible... inattendu !

J'espère y être parvenu. *Let it be !*

## Nouvelle édition 2022

Tandis que le premier tirage de *The Beatles, dictionnaire inattendu* s'approchait de l'épuisement et qu'il était donc temps de songer à réimprimer, nous avons, avec Jean-Luc Tafforeau (éditions AO), eu l'idée de cette édition augmentée. À savoir une édition comportant non seulement quelques modifications formelles de mon cru, mais aussi et surtout complétée par de nouvelles entrées et par des développements inédits sur des entrées préexistantes. Ce qui, soit dit en passant, signifie que celles et ceux en possession de la première édition sont désormais propriétaires d'un ouvrage « *collector* ».

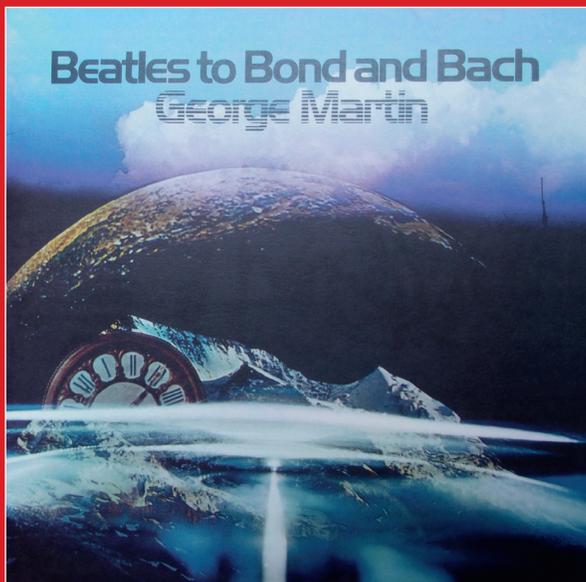
Les compléments apportés à des entrées préexistantes sont principalement à découvrir à la lettre M (*Martha My Dear*) et à la lettre X (*Xylophone*). Les nouvelles entrées sont bien plus nombreuses. Il s'agit, par ordre alphabétique, de : *Doctor Robert*, *Everly Brothers*, *I'm Down*, *Michèle*, *Taylor (Derek)*, *Yesterday* et *You Won't See Me*. L'iconographie elle-même présente quelques innovations, à commencer par la couverture du livre. J'espère que tout ceci vous séduira, que vous ayez ou non lu la première édition de ce *Dictionnaire inattendu*. Bonne lecture à toutes et à tous.

J.E. David – septembre 2022

# M

comme

*Martin (George), Martha My Dear & Michèle*





CI-DESSUS : la plage du Dauphin à Cavalaire-sur-Mer en 1971... où se déroula l'épisode relaté dans ce chapitre. (JED)

PAGE PRÉCÉDENTE : un album de 1974 regroupant des morceaux de George Martin pour le James Bond *Live and Let Die*, le dessin animé *Yellow Submarine*, ainsi que des morceaux inédits de sa composition. (PE)

## *Martin (George)*

George Henry Martin, que John Lennon appelait « Henry », soi-disant pour ne pas créer de confusion avec l'autre George – Harrison bien sûr – n'était pas qu'un musicien brillant. C'était un esprit fin, curieux, « au physique aristocratique » (Geoff Emerick, jeune prolo liverpuldien clairement impressionné par l'homme qu'il découvre alors). D'abord autodidacte en musique – le jeune George apprend seul le piano sur du Rachmaninov dès l'âge de 6 ans – puis boursier chez les jésuites pendant ses études secondaires, et pour finir diplômé de la prestigieuse Guildhall School of Music, George Martin ne tarde pas à se tourner vers l'industrie du disque et est embauché au service musique classique de la BBC avant de rejoindre EMI, en 1950, en qualité d'assistant d'Oscar Preuss, le patron du label Parlophone. Il le remplace à son départ. Il étend bientôt son domaine – le classique et le baroque – aux enregistrements de disques avec des comédiens, en particulier avec Peter Sellers (*Songs For Swingin' Sellers*, clin d'œil aux *Songs For Swingin' Lovers* de Frank Sinatra). Et s'affirme huit ans avant Kraftwerk un pionnier de l'électro avec *Time Beat & Waltz in Orbit*, un 45-tours qu'il enregistre sous le pseudo de Ray Cathode (!). Avant qu'il se décide enfin d'ajouter le rock'n'roll à la palette de Parlophone et se mette en quête d'un groupe susceptible de percer : George Martin n'est pas qu'un musicien très curieux et particulièrement talentueux, pas qu'un efficace patron de label, il a aussi la production dans le sang.

C'est alors que sa route va croiser celle de Brian Epstein et des Beatles. Epstein lui fait écouter plusieurs enregistrements du groupe : las ! Martin décline, pas intéressé. Pourtant, quelque temps plus tard, l'offre de « prendre » les Beatles lui revient une deuxième fois, par le truchement de Len Wood (un des directeurs d'EMI) qui demande à George Martin de les produire. C'est à cet instant que, pourrait-on dire, débute l'histoire du « cinquième Beatle », le surnom dont George Martin se trouvera bientôt affublé dans le monde de la musique. Anobli en 1996, il choisit de faire figurer trois scarabées sur son blason et la devise « *all you need is love* », traduite en latin. *So British !*

### *Martha My Dear*

Une fantaisie inattendue de plus comme seuls les Beatles en proposaient parfois à la critique, un temps interdite, tout autant qu'aux fans, dont la perplexité cédait en général vite le pas à l'enthousiasme.

Dans le cas présent, il s'agit d'une mélodie pimpante façon Belle Époque, évoquant des jeunes femmes en chapeau cloche en train de danser le charleston (ou le fox-trot ?) dans la salle de bal d'un transatlantique. Pourtant, le fond de l'histoire est plus mélancolique qu'il n'y paraît de prime abord, puisque la genèse et l'écriture de cette chanson du double album blanc vinrent à Paul McCartney alors que sa compagne Jane Asher et lui étaient en train de mettre fin à une liaison qui avait duré plusieurs années. « Nous nous voyons encore et nous nous aimons encore, mais ça ne peut pas marcher », expliqua Jane à l'époque. Quand fut enregistré le morceau (octobre 1968), Paul voyait déjà Linda Eastman, qui allait bientôt devenir sa femme, tandis que de son côté Jane Asher n'était pas loin de faire la connaissance de l'illustrateur Gerald Scarfe, son futur mari.

## *Ajout de la 2<sup>e</sup> édition*

« S'il fallait lui associer une saison, *Martha My Dear* serait l'automne : pleine de couleurs et sujette au spleen. » J'emprunte quelques mots à celui qui a disséqué, dans toutes ses composantes, le double album blanc des Beatles auquel appartient MARTHA MY DEAR : Palem Candillier (*The Beatles : The Beatles*, collection Discogonie, éditions Densité, 2021).

À sa manière, ce morceau épouse cette dualité, musique pimpante et d'apparence légère d'un côté, de l'autre paroles à double sens d'où sourd une certaine tristesse (on pourrait être chez Françoise Sagan, virtuose en la matière).

À qui s'adresse la chanson ou, si l'on préfère, qui est Martha ? *That is the question*. La réponse est : il s'agit de la chienne de Paul, achetée à une éleveuse de High Wycombe (comté de Buckinghamshire) un chiot Bobtail blanc, une boule de poils dont la vocation première (celle de sa race) est de garder les moutons. Née en juin 1966, elle devint le premier animal de compagnie qu'ait jamais possédé Paul McCartney, dont les parents s'étaient autrefois refusés à adopter un chiot, malgré les supplications du gamin et de son frère. La relation entre le petit chien et le bassiste des Beatles fut immédiatement fusionnelle (« mais platonique, croyez-moi », précise-t-il malicieusement en interview), au point de faire l'étonnement de John Lennon (« Je ne l'avais jamais vu comme ça auparavant »).

Oui mais... Derrière la simplicité de cette explication se cachait probablement un double sens, à savoir que derrière Martha s'était glissée la belle Jane Asher, compagne de longue date de McCartney. Les deux étant sur le point de se séparer (alors qu'ils avaient projeté de se marier cette même année 1968), il n'est pas interdit de penser que cela ait affecté Macca au point que Martha soit aussi le double métonymique de Jane, en dépit des dénégations ultérieures de Paul. Tel est d'ailleurs l'avis de pas mal de spécialistes de l'œuvre des

Beatles, de part et d'autre de la Manche. Ainsi en va-t-il par exemple de Seth Swirsky, compositeur lui-même et auteur du documentaire *Beatles Stories*, ou de Palem Candillier, déjà cité, qui conclut comme suit l'article qu'il consacre à MARTHA MY DEAR dans son opus consacré à l'album blanc : « C'est donc une double ode à un amour finissant et au réconfort procuré par la fidèle Martha ». Laquelle mourra en 1981, à l'âge de quinze ans, dans la ferme écossaise du Mull of Kintyre de Paul et Linda McCartney. L'un des fils de Martha, Arrow, lui succédera auprès du couple. C'est lui que l'on peut voir aux côtés du musicien sur l'album *Paul Is Live* (1993).

## *Michèle*

Une autre entrée inédite à la lettre M pour cette nouvelle édition augmentée du *Dictionnaire Inattendu*. Non pour faire l'historique (sans grand intérêt, soit dit en passant) du titre composé par Paul McCartney (MICHELLE, avec deux L) mais pour vous conter une histoire autrement avérée et ignorée de toutes et tous, celle-ci, hormis de ses protagonistes. Un scoop, un vrai !

La scène se passe au mois de juin 1971, soit près de deux ans après la séparation des Beatles, au temps naissant du nouveau groupe de Paul, Wings. Imaginez une petite commune du Var, un village en bord de mer, et une petite plage où sont posées une baraque en bois blanc ainsi qu'une barque transformée en salle à manger pour six à huit personnes. Cela s'appelle Le Dauphin, encore aujourd'hui. C'est à Cavalaire-sur-Mer. C'est là qu'une jeune femme (vingt-trois ans), assise sur les marches qui séparent le chemin d'accès de la baraque, finit de déguster un jus de fruits. À son arrivée sur les lieux, elle n'a

pu que remarquer cette Rolls Royce stationnée au-dessus de la plage. Le propriétaire de ladite plage tout autant – il s’agit de Georges B. – qui s’en était venu lui demander si elle savait quel était « le c... qui s’était garé là ? ». Négatif. Mais maintenant, elle distingue, sortant de l’eau, un couple accompagné d’une adolescente. La femme est enceinte, proche du terme. Et l’homme, elle le reconnaît aussitôt, c’est Paul McCartney ! La femme est donc Linda Eastman et probablement que la gamine n’est autre que la fille de celle-ci, Heather.

Tandis que Paul, une guitare sèche (une Dimavery FC peut-être...) à la main qu’il a saisie en même temps que sa serviette de plage, s’en remonte vers sa voiture, il croise la jeune saisonnière. Un brin de conversation s’engage (courtoisie oblige ? Peut-être pas que...) qui l’amène naturellement à lui demander comment elle s’appelle. « Michèle », répond-elle. Instantanément, l’ancien Beatle, s’accompagnant de sa gratte, commence à lui chanter à mi-voix la céléberrissime chanson, pour elle et pour elle seule. Il ne le fera probablement pour aucune d’entre vous ; cette aubade appartient à jamais à Michèle R. Il n’y a pas que ce *Dictionnaire* à être « inattendu », n’est-ce pas Mimi ?

Inattendue aussi, cette méprise que m’a confiée l’éditeur de ce livre, un brin honteux et confus : la première fois qu’il écouta MICHELLE, ignorant que McCartney chantait en partie en français, voici ce qu’il comprit, en une VO pour le moins saugrenue : « *Michelle, my bell, sunday more keep on their piano song...* » Je vous laisse le soin de corriger cette terrible suite de coquilles !